Ami du Clergé du 5 mars 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Joseph. — I. Ses titres de gloire, 129. — II. Les grandeurs de S. Joseph, 130.
Carême sur la gloire de Dieu. — XII La gloire du Saint-Esprit : « Que votre volonté soit faite ! » 132.
Carême sur l'humanité du Christ. — X. L'amour de Jésus, 136. — XI. Jésus et les pécheurs, 140.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XXI. *Dim. de la Passion :* Faux prétexte pour ne pas se confesser, 143.

POUR LA FÊTE DE S. JOSEPH

(19 mars)

I

SES TITRES DE GLOIRE

Mes frères,

Pour tâcher de nous faire une idée des grandeurs de S. Joseph, arrêtons d'abord nos regards sur la maison de Nazareth, où se passe la plus grande partie de la vie de Jésus, Marie, Joseph, cette trinité terrestre, image de celle du ciel.

I

Combien l'aspect de cette demeure est modeste, pauvre même, mais que de merveilles elle voit s'accomplir !

Les anges y descendent ils ? Quittent-ils le ciel pour venir y rendre leurs hommages à leur souverain ? Viennent ils parfois y faire entendre leurs célestes concerts ? De pieux auteurs l'ont affirmé, d'autres l'ont nié, probablement avec plus de raison, parce que Jésus, qui avait pris toutes les humiliations de notre nature, sauf le péché, aura voulu que l'existence s'écoulât pour lui et pour les siens en dehors de ces manifestations habituelles du ciel.

Quoi qu'il en soit, elles ne seraient pas ce qu'il y avait de plus admirable. Non, car voici où résidaient la grandeur et le charme de cet humble foyer.

S. Joseph est le chef de la Sainte Famille : ainsi l'a établi la sagesse divine. En cette qualité il commande, mais que son commandement est raisonnable, doux, affectueux !

C'est qu'il connaît la dignité de ceux à qui il s'adresse. Lui n'est rien ! Jésus est tout ! Marie est la créature parfaite ! Il le sait bien, il se le dit continuellement. Aussi, de lui même, il ne songerait qu'à s'humilier et à s'anéantir.

Mais il lui faut remplir sa charge, et alors, pour obéir aux dispositions divines, quoique inférieur aux deux autres, il consent à exercer l'autorité; et alors on voit Marie, la reine des anges et des hommes, se soumettre avec empressement à sa volonté, aller au devant de ses désirs, accomplir tout ce qu'il lui dit. On voit Jésus, devant qui les cieux sont saisis de tremblement, se présenter joyeusement à Joseph et lui dire : « Me voici, mon père, que voulez-vous que je fasse ? »

Oh ! le glorieux chef de famille !

Mais si ce chef, qui est aussi modeste que glorieux, se résigne à commander, combien plus il aime à se dévouer pour ceux qui lui ont été confiés !

L'indigence règne au logis. Jésus aurait pu faire des miracles pour s'entourer de bien-être, mais il ne le veut pas. Il préfère les souffrances d'une condition pauvre et il y soumet aussi ceux qu'il aime.

Joseph doit donc suppléer au manque de tout et il le fait par un labeur incessant, pénible, comme celui d'un manœuvre, d'un journalier.

C'est donc du pain laborieusement gagné de ses mains, qu'il nourrit Marie ; c'est donc de ce pain, arrosé de ses sueurs, qu'il contribue au développement du corps sacré de Jésus, ce corps d'une beauté parfaite et à qui Dieu avait sans doute donné une certaine ressemblance de physionomie avec Joseph, puisqu'il est dans la nature que l'enfant ressemble au père, ce corps qui sera déchiré pour le salut des hommes et d'où s'écoulera pour cette rédemption jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Et le pauvre ouvrier passe de longues années dans ce travail, qui abat ses forces et brise ses membres, jusqu'à ce que Jésus, devenu adolescent, puisse de ses mains divines venir à son secours et alléger sa tâche.

Mais Joseph ne se préoccupe pas seulement du bien être matériel de la Sainte Famille, il lui prodigue encore plus abondamment les trésors de son cœur.

Quelles prévenances respectueuses, quelles délicatesses à l'égard de Marie ! Comme il cherche à lui épargner toute peine, toute inquiétude ! Comme il dut compatir à son affliction, quand il entendit le vieillard Siméon lui prédire qu'un glaive de douleur transpercerait son âme !

Et pour Jésus donc, de quelle sollicitude affectueuse il l'entoure ! Il l'adore comme son Dieu, mais l'amour paternel a aussi ses droits, et alors il ne craint pas de lui donner sans compter tous les témoignages de sa tendresse, comme fait un père pour son petit enfant.

Oh ! le chef de famille dévoué et aimant !

Jésus et Marie se laisseront-ils vaincre en générosité ? Cela ne se peut.

Après Jésus, Joseph est le premier, l'unique objet de l'affection de Marie : personne n'aima saintement et chastement comme elle fit pour Joseph. Elle l'aima comme le protecteur de sa virginité, le gardien de son honneur, l'aide de sa vie. Elle l'aima pour ses qualités naturelles, mais surtout pour ses vertus éminentes ; avec le sens du surnaturel dont elle était douée, elle était juste appréciatrice du mérite et les faux avantages ne lui en imposaient pas.

De son côté, Jésus aimait Joseph parce qu'il était son père adoptif, son sauveur, son nourricier, et il portait dans ce sentiment une intensité dont seul était capable le cœur d'un Homme-Dieu.

Que de fois le divin Enfant dut le réjouir de son sourire, le couvrir de ses baisers, le serrer dans ses petits bras et se laisser surprendre par le sommeil, tandis qu'il reposait sur son cœur !

On porte envie aux saints que Marie ou le Sauveur ont honorés de leurs apparitions ; on porte envie à S. Jean, le disciple que Jésus aimait. Mais qu'est cela en comparaison des faveurs que reçut S. Joseph, faveurs journalières et qui se renouvelèrent, croit-on, pendant près de trente ans ?

Pénétré de reconnaissance pour tant de biens, que de fois, lui aussi, aura entonné son *Magnificat :* « Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a fait pour moi de grandes choses, parce qu'il a exalté la bassesse de son serviteur. »

Oh ! l'heureux chef de famille, le chef de famille aimé et vénéré !

Voilà ce qui se passait à Nazareth, foyer d'amour divin, jardin délicieux où s'épanouissaient les plus belles fleurs de vertu, solitude bénie où se préparait la Rédemption du monde par Jésus, Marie, Joseph.

II

Et maintenant, après avoir contemplé Nazareth, si nous élevons nos pensées jusqu'à la Jérusalem céleste, qu'y voyons-nous ? Nous y voyons S. Joseph magnifiquement récompensé de l'excellence de sa vie terrestre, de sorte qu'il nous est pieusement permis de croire que, après Marie, il occupe la première place parmi les bienheureux, saints de la terre ou esprits angéliques, éternellement admis au bonheur du ciel.

Il est plus élevé en gloire que les vierges, les confesseurs, les martyrs, parce qu'il pratiqua la vertu, le sacrifice de soi-même, de sa vie, encore plus excellemment qu'eux.

Il est plus élevé que les patriarches, les prophètes : eux furent chargés de préparer ou d'annoncer la venue de Jésus, mais S. Joseph eut le bonheur de le voir, de le porter dans ses bras, de l'aimer comme son enfant, d'être appelé son père.

Il est plus élevé que les anges et les archanges : la mission qu'il a remplie l'emporte presque infiniment en honneur sur celles qui leur ont été jamais confiées.

Il est plus élevé même que les chérubins et les séraphins, ces esprits tout enflammés de l'amour divin : il ne se peut pas que Jésus, dans ses relations filiales avec S. Joseph, n'ait pas allumé dans son cœur un amour encore plus ardent.

Dès lors, quelle ne doit pas être aussi l'étendue de son crédit ! Ne peut-on pas dire qu'il est tout à la fois puissant sur le cœur de Dieu, puissant sur le cœur de Jésus, puissant sur le cœur de Marie ?

En effet, qu'est-ce que Dieu pourrait refuser à celui qu'il a associé à sa divine paternité, qu'il a constitué la providence visible de son Fils et qui a si fidèlement rempli cette grande mission ?

Qu'est-ce que le Verbe incarné pourrait refuser à celui de qui il a tout reçu sur la terre, à celui qu'il a aimé jusqu'à obéir à ses moindres désirs, comme à des ordres exprès ? Est-ce que, dans le ciel, il aurait changé de sentiments à l'égard de son père adoptif ? Cela ne se peut supposer.

Cependant, s'il fallait encore un appui à ses requêtes, S. Joseph n'a-t-il pas sur le cœur de Marie, pour la faire intervenir en sa faveur, les droits les plus irrécusables, droits de l'autorité légitime, droits de la reconnaissance, droits de l'affection ? Avec quelles instances ne joindrait-elle pas ses prières à celles de son saint époux ?

Aussi peut-on dire de S. Joseph ce que les Pères de l'Eglise ont dit de Marie : c'est que sa prière est toute-puissante pour obtenir ce qu'il demande.

Par conséquent, quelle confiance, m. f., ne nous est-il pas permis d'avoir en sa protection, et est-il étonnant que sainte Thérèse, cette grande fervente de S. Joseph, ait pu certifier que jamais, dans sa détresse, elle n'avait été abandonnée par lui, que jamais elle ne lui avait adressé de prière qui n'eût été exaucée ?

* *

Recevez donc, ô S. Joseph, en ce jour qui vous est consacré, l'hommage de notre admiration et de notre piété filiale. Que les phalanges célestes vous exaltent, que les chœurs des chrétiens fassent retentir partout votre louange. *Te, Joseph, celebrent agmina Cœlitum, te cuncti resonent Christiadum chori.* Soyez aimé et glorifié par les âmes pieuses : que ceux même qui ne vous connaissent pas apprennent à bénir votre nom ; que votre empire s'étende toujours davantage parmi les hommes.

Mais écoutez aussi notre prière. O vous qui avez dérobé Jésus à la fureur d'Hérode, faites éclater les effets de votre assistance sur l'Eglise, toujours en butte à la persécution. O vous qui avez ressenti une si vive affliction lorsque vous avez perdu Jésus à Jérusalem, une si grande joie lorsque vous l'avez retrouvé, obtenez-nous la grâce de ne le perdre jamais par le péché mortel. O vous qui avez si doucement rendu le dernier soupir entre les bras de Jésus et de Marie, faites que la mort, quand elle viendra, nous trouve répétant avec amour les trois noms qui fortifient le moribond dans ce terrible passage et lui ouvrent les portes du ciel : « Jésus, Marie, Joseph ! » Ainsi soit-il.

II

LES GRANDEURS DE S. JOSEPH

Il était l'époux de Marie,
de laquelle est né Jésus.
(Matth., I, 16).

Mes frères,

Nous jugeons souvent un homme à la situation qu'il occupe. Cette situation est l'indice de sa valeur. Pour arriver à certaines places, nous estimons justement qu'il faut faire preuve de qualités peu communes.

Il se trouve bien que des hommes ne soient pas à la hauteur de leur poste. Ils y ont été portés à force d'intrigues ou à la faveur égarée des foules. Tel homme est inférieur à sa tâche ou même indigne de ses fonctions.

Pourtant quand ce n'est pas l'arrivisme ambitieux qui a conduit à certains sommets, quand ce n'est pas la voix toujours faillible des peuples qui a fait certaines élections, quand c'est Dieu lui-même qui a promu l'homme, dont il sonde les reins et le cœur, à une éminente dignité, nous pouvons juger de la grandeur de quelqu'un à ce choix de la sagesse infaillible.

Pour nous faire une idée des grandeurs de S. Joseph, pour le mesurer à sa taille, nous avons une règle très sûre.

L'Evangile, que notre piété trouve trop sommaire sur le chapitre de S. Joseph, nous apprend de lui qu'il était l'époux de Marie de laquelle est né Jésus (Matth., I, 16), et il lui donne le nom de père de Jésus (Luc, II, 33, 48). Il suffit de ces lignes pour avoir la révélation de sa gloire incomparable et pour soupçonner son éminente vertu. Dans ces deux noms d'époux de Marie et de père de Jésus, nous dirons tout à l'heure dans quel sens, qui l'associent aux deux plus hautes saintetés, la sainteté immaculée et la sainteté increée, tiennent ses meilleurs titres à notre admiration et à nos hommages.

I. — *S. Joseph, époux de Marie*

Pour l'accomplissement de ses desseins miséricordieux de Rédemption du monde, Dieu a choisi et élu : *elegit eam et prœelegit eam*, une femme entre les femmes : *benedicta tu in mulieribus*.

Jamais la terre n'a poussé ni épanoui si belle fleur de sainteté. C'est un lis dans les épines : *lilium inter spinas*, une exception unique dans le monde des âmes, une fraîcheur, un éclat, un parfum que rien n'a jamais diminué. Elle est, d'un nom qui lui appartient en propre, l'Immaculée.

Et cette immaculée conception ne signifie pas simplement la préservation d'une souillure morale. Elle renferme toute une richesse de grâces. Avant même sa naissance, dès l'union de son âme et de son corps, dès sa conception, il y a plus de beauté divine dans cette créature que n'en contiennent toutes les saintetés du ciel et de la terre qui ont été et qui seront jamais.

Et parce que, malgré tout, l'idéal, c'est la perfection même de Dieu : « soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » si haut que soit déjà cette créature dès son appel à l'existence, à chaque heure, à chaque minute, à chaque seconde, elle réalisera de nouvelles et merveilleuses ascensions d'âme : « *ascensiones in corde suo disposuit.* » Notre œil d'homme et d'homme pécheur ne pourra plus suivre dans son vol cet aigle d'amour, Dieu réalisera en Marie le plus pur chef-d'œuvre de sainteté que comporte son plan de la sanctification du monde.

Voilà Marie : la sainte, la très sainte, la toute sainte...

Et non ! ce n'est pas tout. Ce n'est même que la pierre d'attente. Cette sainteté initiale d'immaculée et cette sainteté progressive de chaque instant prépare les voies à une vocation suréminente qui va porter Marie, suivant un mot célèbre, aux confins mêmes de la divinité. Elle sera la Mère de Dieu. Et par cette maternité, la voilà associée à la fécondité du Père, ayant pour fils le Fils de Dieu, devenue en quelque sorte l'épouse du Saint-Esprit.

Dans la prière que nous lui répétons sans nous lasser et sans la lasser, l'Eglise nous fait dire à la T. S. Vierge : « Sainte Marie, Mère de Dieu... » C'est, dans notre chétif langage d'hommes, ce qu'on a si justement appelé tout le mystère de Marie, le mystère de sa sainteté et le mystère de sa maternité divine. Car nous ne pouvons sonder l'abîme de ses vertus, le sommet de sa sublime vocation.

Puisqu'il fallait, pour des raisons trop faciles à comprendre, que la réalité d'un mariage humain abritât pendant de longues années l'incarnation virginale du Sauveur, pouvait-il échoir à un homme honneur plus grand, dignité plus haute, gloire plus éclatante que d'être choisi pour l'époux de la T. S. Vierge, que de voir sa vie associée à cette destinée unique, que de savoir son nom indissolublement uni jusqu'à la fin des temps au nom de Marie ?

Or, m. f., entre tous les hommes, c'est Joseph que l'Evangile a consigné comme ayant été l'objet du choix de Dieu : « Il était l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus. »

Il est, dans notre histoire nationale et dans celle de tous les peuples, des titres de noblesse qui évoquent tout un passé de gloire, de vertus, de bonté et qui s'imposent au respect et à l'admiration de la postérité ; il n'est pas, dans l'histoire des opérations divines dans le monde, après le titre de Mère de Dieu, un titre comparable à celui d'époux de la Vierge et qui mérite mieux les hommages des hommes.

II. — *Joseph, père de Jésus*

Cette première gloire de S. Joseph entraîne la seconde. L'Evangile l'a bien marqué : « Il était l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus. » C'est parce qu'il fut l'époux de Marie que l'Evangile peut l'appeler le père de Jésus.

Car nous savons bien que Jésus n'a pas d'autre Père que son Père qui est dans les cieux. Il est le fruit de l'opération du St-Esprit et de la virginité de Marie. S. Joseph n'a eu aucune part à sa naissance.

Mais, remarquez-le bien, qu'il soit l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, cela autorise l'Evangile et notre foi à lui décerner ce nom de père de Jésus en un sens moins vague qu'on ne le pense communément.

Pour préciser ces relations de S. Joseph avec Notre-Seigneur, on l'a nommé père *putatif* de Jésus, c'est-à-dire celui qui passait, aux yeux de leurs contemporains, pour être son père. Le mot traduit littéralement la parole de S. Luc : « ut *putabatur filius* Joseph. » Pendant toute la vie cachée, alors qu'on ignorait les origines véritables du Sauveur, on le croyait, à Nazareth, le fils du charpentier : *fabri filius*.

Mais cette appellation de père putatif, qui rappelle les opinions erronées d'une bourgade sur un de ses habitants, rend évidemment bien mal le rôle paternel de S. Joseph. On a été mieux inspiré quand on l'a nommé le père nourricier de l'Enfant Jésus. De la paternité humaine S. Joseph possède du moins cela, qu'il en a rempli l'office de gagne-pain. Pour ce roi du ciel et de la terre, qui avait préféré la pauvreté et même le dénuement à la richesse et à l'opulence des grands, pendant les mois durs de l'exil en Egypte comme pendant l'existence au jour le jour à Nazareth à la merci de la marche des affaires, S. Joseph aura cette grande prérogative d'être le pourvoyeur du pain quotidien.

Et ce n'est pas petit honneur. Il se trouve par là associé lui aussi à l'œuvre de notre salut. Car si nous avons eu un sauveur, certes nous le devons d'abord à Dieu le Père qui nous l'a donné en sa divinité ; et nous le devons ensuite à la Vierge Marie qui nous l'a donné selon son humanité; mais nous le devons encore et enfin à S. Joseph qui nous l'a donné en pleine force, parce que son travail quotidien l'a nourri et sustenté, l'a conduit à son âge d'homme, a décuplé dans ses artères et dans ses veines la générosité du sang rédempteur.

Père putatif, père nourricier, père adoptif, a-t-on dit encore. Et il est vrai que S. Joseph n'a pas eu seulement pour mission d'assurer la subsistance de la Sainte Famille. L'Evangile nous le montre qui exerce sur la Sainte Vierge et sur son enfant l'autorité qui revient au père et au chef : il lui donne son nom : « *vocabis nomen ejus Jesum* » (Matt., I, 21) ; il ordonne le départ pour l'exil et il fixe l'heure du retour à Nazareth ; à lui comme à Marie se soumet l'Enfant-Dieu : « *et erat subditus illis.* »

Pourtant le père adoptif fait sien l'enfant d'un autre. Cet enfant est étranger à son épouse comme à lui. Aucun lien ne rattache à lui antérieurement à l'adoption.

Il paraît bien que nos langues humaines n'ont pas trouvé le mot qui exprime avec toute la justesse voulue et pleinement la signification particulière de la paternité de S. Joseph. Elles ne l'ont pas trouvé parce qu'il manque. Et il fait défaut parce que c'est une paternité à part, dont on ne trouve pas d'équivalent, qui reste quelque chose d'unique.

S. Joseph est père par « droit de mariage » ; Jésus est né miraculeusement de son épouse et lorsqu'elle fut son épouse, il est père de Jésus dans toute la réalité de ce terme en dehors des liens du sang.

Aussi l'Evangile ne lui donne pas ce nom, simplement comme témoignage de l'opinion de ses contemporains sur lui. Il le prend à son compte : « Son père et sa mère étaient en admiration de ce qu'on disait du divin Enfant. » (Luc, II, 48) Et sans aucun doute, c'est de ce nom qu'usait le petit Jésus quand il embrassait S. Joseph chaque jour au temps de leur vie familiale dans le cher Nazareth.

Dieu a communiqué aux hommes son nom divin, parce qu'il nous a faits en toute vérité ses enfants par la grâce : « *Ego dixi : Dei estis.* Je vous l'ai dit : vous êtes des dieux. » (Ps. LXXXVI, 6). Mais il porte un nom plus grand, qui indique ses relations non plus avec les créatures, mais avec son Fils unique : le nom de père. Et ce nom-là, le plus glorieux pour lui, il n'a voulu le partager qu'avec S. Joseph, parce qu'il lui a délégué, en dehors de sa génération, tous les privilèges de sa paternité.

Quel immense honneur pour un homme !

* *

Au Vatican, dans une salle voisine des célèbres chambres de Raphaël, les pèlerins et les touristes s'attardent devant une immense et splendide peinture qui représente la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

Comme de nombreuses toiles de maîtres, le tableau est à double scène : un plan supérieur qui représente le ciel, un plan inférieur qui figure la terre. Au centre de la scène céleste, on voit la Sainte Trinité, et au centre de la scène terrestre, le pape de l'Immaculée Conception, Pie IX, dont le visage resplendit de la lumière qui lui vient d'en-haut.

Dans le ciel, au-dessus des hiérarchies des anges et de la foule des saints, Marie occupe la première place, à laquelle lui donne droit son incomparable dignité de Mère de Dieu.

Près d'elle est S. Joseph.

On raconte que c'est Pie IX lui-même qui lui assigna ce rang aux côtés de la Vierge.

On lui montrait les projets du tableau. — « Où est S. Joseph ? demanda le Pape. — Ici, dans la foule, Très-Saint Père, lui répondit l'artiste. — Placez-le là, reprit Pie IX, tout près de Jésus et de Marie. Au ciel, il n'est pas ailleurs [1]. »

Et S. Joseph est là, tout près de Marie, au-dessus des vierges, des docteurs, des martyrs, des prophètes, des patriarches, des apôtres. Il est là, à la même place que Dieu lui donna sur la terre... tout près de Marie. Au-dessus de lui, il n'y a que la divine Marie et l'humanité adorable de Jésus.

Que cette image nous reste dans les yeux pour nous donner une idée des grandeurs de S. Joseph et des hommages que nous lui devons. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR LA GLOIRE DE DIEU

XII

LA GLOIRE DU ST-ESPRIT : « QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE »

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

Mes frères,

Vous devinez confusément que cette demande du *Pater* embrasse tout l'ordre moral, qui est affaire de volonté. Celle de Dieu en est l'idéal ; la nôtre en est la copie. Dans la mesure exacte où

[1] Voir *S. Joseph*, par S. E. le cardinal Dubois, collection « Les Saints, » Lecoffre, c. IX, p. 190.

notre volonté sur la terre est faite comme celle de Dieu au ciel, dans la même mesure on sera parfait.

Mais c'est tout un monde — le monde des lois, de la liberté, de la conscience, des sanctions éternelles — c'est bien tout l'univers moral que cette simple demande prétend soulever jusqu'à Dieu. Je comprends que la profondeur, l'élévation, l'immensité de cette parole vous apparaissent assez confuses, d'autant que d'ordinaire on se contente de la dire sans même chercher à la comprendre.

On sait — et cela nous suffit — qu'il faut le plus possible conformer notre volonté à la volonté du bon Dieu. Ce mot-là dit tout, en effet. Je voudrais simplement ce soir en épeler les trois syllabes, qui valent la peine — vous le verrez — d'être articulées distinctement.

Vous désirez, vous priez donc, m. f., que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel ; c'est-à-dire, si je comprends bien :

— qu'elle *soit* d'abord en vous, telle qu'elle est en lui ;

— qu'elle *sorte* de vous, comme elle procède de lui ;

— et enfin qu'elle se *manifeste* par vous comme par lui.

Si tel est le sens de cette prière, je n'ai pas besoin de vous demander qui vous l'inspire. Personne autre, soyez-en sûrs, que le St-Esprit en personne. Il doit en être le principe, puisqu'il en est ainsi personnellement la fin.

I. — *Qu'elle soit*

Que son souffle puissant nous emporte donc tout d'abord jusqu'au cœur de l'être divin, pour y voir de notre mieux cette volonté idéale à laquelle nous souhaitons que la nôtre soit vraiment conforme.

Se conformer, cela veut dire évidemment revêtir la même forme. Mais qu'est-ce que la forme ? C'est la manière d'être, et quand il s'agit d'une faculté d'opération, c'est aussi la manière d'agir. Si donc vous voulez reproduire en vous la forme très exacte de la volonté de Dieu, commencez par vous rendre compte de quelle manière sa volonté est et agit en lui !

Or elle *est* d'abord nécessairement à la manière de son essence, puisque — nous l'avons expliqué le premier dimanche de Carême — en Dieu le vouloir c'est l'être ; d'où vous conclurez aussitôt que s'en prendre au vouloir de Dieu, c'est attenter à son être ; que le péché qui nous suicide, est en même temps un déicide intentionnellement ; tandis que notre obéissance, en conformant tous nos vouloirs à la sainte volonté de Dieu, grave réellement dans notre être moral un à un tous les traits de Dieu et nous donne ainsi une physionomie divine ; de telle sorte qu'en voulant tout ce que Dieu veut de la même manière que lui, on est Dieu autant qu'on peut l'être.

Que vous dire, m. f., de plus profond et de plus beau pour affermir à tout jamais votre volonté dans le bien ?

Allons jusqu'au bout de ce magnifique raisonnement. Tous les attributs de l'essence divine conviennent donc à sa volonté, qui doit être de la même manière, simple, infinie, immuable, éternelle, immense et unique.

Je me contente, hélas! de les énumérer. Mais j'espère que votre piété voudra méditer à loisir une doctrine dont vous n'épuiserez pas de sitôt ni la fécondité pratique, ni l'incomparable suavité.

Mettez donc désormais vos efforts et votre bonheur à réaliser à la lettre cette description de la sainteté qui est tout à fait dans la manière de Dieu : une âme est sainte à proportion qu'elle veut purement et simplement, qu'elle désire infiniment, qu'elle possède immensément, qu'elle conserve immuablement les seuls biens éternels et finalement ce bien unique, le bon Dieu !

Voilà bien la forme essentielle de toute sainteté, puisque c'est celle du vouloir divin.

Je n'ai pourtant pas défini encore cet *acte* par lequel Dieu veut tout ce qu'il est.

Notre vouloir à nous, m. f., revêt des formes différentes, depuis l'intention jusqu'à la jouissance, sans compter les formes analogues à nos passions : c'est le désir ou c'est la crainte, c'est l'amour ou la haine, ou tantôt la tristesse et tantôt la délectation.

Il faut évidemment exclure du vouloir divin toutes les formes imparfaites qui supposent ou qu'on n'a pas encore son bien, ou qu'il est difficile à atteindre, ou qu'on a peur de le perdre.

Il n'en reste alors plus que deux : l'amour et la jouissance. De cette double racine qui s'identifie dans son être sortira nécessairement toute l'activité volontaire de Dieu non pas seulement à son égard, mais à l'égard de son œuvre dont son amour est le principe et sa jouissance l'unique fin.

D'un seul mot qui renferme tout, nous affirmerons donc, sans crainte de nous tromper, que l'acte du vouloir divin ne revêt en lui d'autre forme que celle de son bon plaisir. Il ne peut vouloir en définitive que ce qui plaît à son amour. Il se complaît dans ce qu'il veut comme dans son être, parce qu'il est tout à la fois et celui qui veut et le bien qu'il aime ; car sa volonté, c'est son être, et il est bon autant qu'il est.

Vous voyez une fois de plus la pauvreté théologique de cette piété sentimentale qui, pour rendre à Dieu amour pour amour, prétend satisfaire des désirs qu'il ne peut avoir, lui offrir gentiment des surprises agréables autant qu'irrationnelles, ou bien le consoler d'une tristesse impossible, et ne réussit en définitive qu'à le dégrader monstrueusement.

Mais quand une âme l'adore en esprit et en vérité,

— Ce qu'elle veut avant tout, c'est que Dieu soit ce qu'il est. Elle se complaît éperdument dans toutes les perfections divines. C'est l'occupation essentielle, la plus fréquente et la plus douce, de sa piété sur la terre, comme ce sera son ciel un jour.

— Ce qu'elle veut dans tout ce qu'elle veut, à la manière de Dieu lui-même, c'est uniquement lui

faire plaisir : sa volonté est pleine d'amour, et cette charité est parfaite.

N'est-il pas évident que là se trouve pour une âme le secret de sa perfection, puisqu'alors en toute vérité la volonté de Dieu est et agit en elle de la même manière qu'en lui ?

II. — *Qu'elle sorte*

Mais il est non moins évident que toutes ces merveilles divines, il doit être beaucoup plus facile de les dire que de les faire. Pourtant votre prière prétend y arriver : « Seigneur, dites vous, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Mais pour qu'elle le soit, comment faire ? Ne faudrait-il pas que je suive le même procédé que vous ? Comment procède votre amour, ce pur amour de complaisance que je veux comme vous le voulez ? Je n'arriverai pas au même terme si je ne suis pas le même chemin. En effet, m. f., réfléchissez un seul instant. Si votre volonté doit être conforme à celle de Dieu jusque dans son agir, pour agir toute faculté, qu'elle soit divine ou humaine, doit suivre un certain procédé. Il faudra donc nécessairement que cet amour procède de vous, comme il procède de Dieu. Ainsi notre prière envisage logiquement après le terme le chemin, et le demande à Dieu. C'est d'ailleurs le sens propre du mot qui l'exprime : *Fiat* indique le mouvement, le devenir, plutôt que le résultat. A la lettre, on demande à Dieu que sa sainte volonté parvienne à se réaliser sur terre de la même manière qu'au ciel.

Or voulez vous me dire, m. f., combien de fois votre pensée a revêtu votre prière de ce sens profond, réalisateur, encore plus beau, s'il est possible, que le premier ? Je puis répondre à votre place : « Jamais ! » N'est-ce pas vrai ? malheureusement ! On ne s'inquiète que du résultat. Pourvu que la volonté de Dieu soit faite, peu nous importe comment.

N'y aurait-il donc que les merveilles de la grâce, dont vous ne seriez pas curieux ? La Sainte Vierge, m. f., raisonnait autrement que vous. Avant de dire le même *fiat*, elle s'inquiétait du *comment* : « Mais comment, demande-t-elle à l'Ange, cela pourra-t-il se faire ? »

Elle savait, la Vierge prudente, que la grâce se mesurant exactement à la prière, plus l'intelligence sait donner de profondeur à son désir, plus la grâce qui le remplira sera profonde aussi.

Telle est la profondeur du sens que vous donnerez désormais à cette immense prière, que l'essence divine elle-même n'en remplirait pas la capacité. A votre appel devra répondre la Sainte Trinité tout entière. Mais encore faut-il que vous le vouliez, et donc qu'auparavant vous en ayez l'intelligence ; faute de quoi, d'ailleurs, Notre-Seigneur pourrait dire à vous aussi : « Vous ne savez pas ce que vous demandez ! »

Vous demandez donc au bon Dieu que sa sainte volonté, pour parvenir à être en vous telle qu'elle est en lui, suive le même procédé.

Pardon ! ce n'est pas à Dieu que cette prière doit s'adresser, d'après l'ordre formel de Notre-Seigneur. C'est personnellement à « *Notre Père* qui êtes aux Cieux. » Revenez à ce point de départ, qui éclaire splendidement toute la route de votre prière. Vous chercherez donc précisément pour le reproduire dans votre âme comment l'amour de complaisance procède du Père dans le ciel.

Il ne procède pas de lui seul, mais encore du Fils et par lui. Tout amour procède de la connaissance, et le Père, en se connaissant, engendre le Verbe, son Fils. Voici donc comment, pour aimer, leur sainte volonté procède. Le Père s'unit au Fils, et le Fils à son Père, et de leur union sort un souffle d'amour qui est personnellement l'objet de leurs complaisances mutuelles et le don parfait de leur cœur ; car leur amour de complaisance est une autre personne divine : c'est le St-Esprit.

Et en effet, une âme sainte, lorsque sa charité l'incline à vouloir en tout le bon plaisir de Dieu, n'a rien tant à cœur que de suivre le même procédé divin ; car elle sait ce que dit l'Apôtre, que sa charité est précisément une effusion du St-Esprit en elle, suivant le même procédé, et le voici en nous, m. f.

Par la grâce vous participez à la nature de Dieu et à sa vie.

Par la foi, dit l'Apôtre, le Verbe habite en nous. Que la foi s'unisse à la grâce, c'est très réellement que vous participez à cette vivante vérité de Dieu, qui se nomme le Verbe son Fils, et nous est connue par la foi.

C'est donc nécessairement, et naturellement d'ailleurs, de cette foi vivifiée par la grâce sanctifiante que procède la vraie charité.

Elle ne sort pas des nerfs, ébranlés par une pieuse émotion. Elle ne sortira pas non plus d'une ferveur simplement sensible. Elle ne sort donc pas davantage d'une vive imagination. Elle ne sortira même pas d'une réflexion bien méditée, non plus que d'une résolution féconde.

Elle sort uniquement de la pure vérité de Dieu qui n'est révélée qu'à la foi. Un sentiment d'amour, si pieux et fervent soit-il, qui ne procède pas d'une pensée de foi, appelez-le comme vous l'entendrez ; mais je vous interdis, sous peine de profanation, de le nommer « la charité, » le nom propre du St-Esprit. La charité sort de la foi comme le St-Esprit du Verbe : voilà la vérité.

Et en voici la conséquence : on n'a pas besoin, au contraire, de sentir, de toucher, de voir, de goûter, d'imaginer ou de comprendre qu'en faisant ce qu'on veut on va faire plaisir au bon Dieu. On se contente de le croire. Cela suffit, et c'est très juste ; car le juste vit de sa foi. Il ne serait pas juste autrement, puisque sa vie ne serait pas ajustée à son idéal divin. Il est juste qu'étant Dieu par la grâce, il suive, pour agir, les mêmes procédés que Dieu : qu'il connaisse par la foi et que de la foi procède tout l'amour de sa volonté.

O notre Père qui êtes aux cieux, quand je vous prierai désormais que votre sainte volonté soit

faite, en nous sur la terre comme en vous au ciel, faites, je vous en prie, que non seulement ma volonté prenne les traits essentiels de la vôtre, mais que mon amour, en sortant de ma foi, porte les traits du St-Esprit.

III. — *Qu'elle se manifeste*

Achevez maintenant, ô Père, ce que vous avez si bien commencé : faites que cette amoureuse volonté se manifeste en moi comme en vous.

La volonté de Dieu, m. f., se manifeste, comme la nôtre, par ses paroles et par ses actes : soit qu'il dise ce qu'il veut par ses défenses, ses commandements ou ses conseils, soit qu'il fasse lui-même ce qu'il veut.

Je ne parle pas de cet autre signe — la permission d'un mal présent — en face duquel certaines âmes qui se croient pieuses courbent le dos pour l'accepter et déclarent avec componction : « C'est la sainte volonté de Dieu ! » — « Quel blasphème ! » s'écrie S. Thomas. Dieu vouloir le mal qu'il permet ! C'est-à-dire prenant son plaisir dans le malheur de ses enfants ! Quel abominable blasphème ! N'en parlons plus. Mais parlons de ces signes divers que nous avons énumérés, car il s'en faut bien que les uns et les autres, toutes ses paroles et ses actes manifestent la même volonté ou un égal amour, et les manifestent de la même manière. Examinons-les de plus près, pour conformer exactement notre volonté à la sienne dans toutes ses manifestations.

Pesons ses *paroles* d'abord, par lesquelles il défend, il ordonne, il nous conseille ce qui lui plaît.

Manifestent-elles de la part de Dieu une volonté toute pareille ? Evidemment non.

C'est sur l'objet de sa défense que sa sainte volonté se porte avec le plus d'intensité, je devrais dire avec violence : ce qu'il veut avant tout, ce qu'il veut plus que tout, ce qu'il veut forcément et sans dispense possible, c'est qu'on ne fasse pas ce mal qu'il défend ; car il a la haine du mal, une haine essentielle, et par conséquent invincible, lui qui est le souverain bien.

Voilà le premier signe auquel il reconnaît une volonté conforme à la sienne : elle manifeste pour le mal, surtout pour le péché qui est le pire de tous les maux, non seulement une certaine douleur, mais une répugnance invincible : elle a la haine du péché.

Elle veut ensuite le bien dans l'ordre où Dieu le veut ; car il y a de l'ordre dans tous ses commandements, qui s'appellent justement ses ordres. Autant donc le bien général surpasse le bien particulier, autant les lois universelles dominent les règlements particuliers. Vous êtes bonne tertiaire, c'est très bien, et cela fait plaisir à Dieu ; mais il veut plus encore que vous soyez une bonne chrétienne, plus encore que vous soyez une excellente mère de famille, plus encore que vous soyez une femme honnête, plus encore que vous soyez une créature irréprochable.

A son exemple, la volonté parfaite ordonne tout le bien qu'elle fait et s'attache aux lois générales infiniment plus volontiers qu'à tous ses petits règlements. Quel examen de conscience je vous invite à faire pour mettre cet ordre dans votre piété !

Enfin elle désire ce que Dieu conseille, au lieu de mettre les conseils au-dessus des commandements. Il serait trop cruel de ma part d'insister !

Quant à l'amour divin que ces signes manifestent, si vous mesurez le plaisir que Dieu peut y goûter d'abord, vous constaterez avec évidence que l'amour marche en sens inverse de la simple nécessité. Vous évitez de lui déplaire en respectant toutes ses défenses ; vous satisfaites uniquement aux exigences de son amour, en accomplissant tous ses ordres ; mais quel plaisir plus délicat lui offre une volonté généreuse qui, en suivant tous ses conseils, réalise même ses désirs ! L'idéal serait d'être prêt à suivre toutes ses inspirations.

Ce mot-là inclut la raison de la vérité que je viens de dire. La charité qui sait répondre même aux inspirations de Dieu porte le nom du St Esprit. C'est pourquoi, m. f., la volonté parfaite est celle qui, en voulant plus fortement ce qui est le plus nécessaire, veut comme Dieu plus amoureusement ce qui renferme plus d'amour.

Mais allons jusqu'au fond des choses : quelle espèce d'amour manifestent toutes ces volontés divines ? Au fond, ces signes-là nous révèlent tout simplement ce que Dieu veut : des volontés matérielles, rien de plus. Ils ne nous indiquent pas la forme, mais seulement l'objet matériel du vouloir divin : ce qu'il veut.

Par conséquent, m. f., faire tout ce que Dieu veut, ce n'est lui ressembler que matériellement, non pas vraiment s'y conformer, c'est-à-dire épouser la forme de sa divine volonté qui est, avons-nous dit, un amour de pure complaisance.

Voilà ce que comprend une volonté parfaite. En respectant une défense, en accomplissant un précepte, en suivant un conseil ou une inspiration, elle n'a qu'un but et qu'un vouloir : faire plaisir au bon Dieu. Et quand même cela ne serait pas matériellement vrai, comme sa foi le croit et qu'elle le veut formellement, elle se conforme à Dieu et devient parfaite.

Est-ce à dire que ces signes purement matériels et donc insuffisants, sont négligeables ? Et qu'on peut faire ce qu'on voudra du moment qu'on croit faire plaisir à Dieu ? Au contraire, ils sont absolument indispensables. Autant que dans les choses créées la forme a besoin d'une matière pour subsister. Elle ne subsisterait pas autrement et s'évanouirait comme une chimère.

Ainsi donc, âmes avides d'une perfection vraiment divine, gardez-vous à jamais de cette double illusion qui cache une égale naïveté ; ou de croire qu'il suffit, pour être parfaite, d'exécuter matériellement toutes les volontés de Dieu sans intention de pur amour — ou qu'il suffit de croire et de vouloir lui faire plaisir, sans s'inquiéter de ce qu'il veut.

L'âme parfaite fait comme Dieu : elle prend un acte matériel tel que Dieu l'a pétri de ses propres mains, et lui insuffle comme une âme un souffle

d'amour qu'elle emprunte au St-Esprit en personne. Et quand Dieu regarde cette œuvre, il la trouve si belle et si bonne qu'il met en elle désormais ses éternelles complaisances.

Mais croyez-vous qu'une volonté humaine, si sainte que vous la supposiez, soit capable réellement de réaliser cette merveille ? Pourrait-elle ignorer que Dieu seul peut la faire ? Elle l'ignore si peu qu'au lieu de s'attarder à demander à Dieu qu'il lui fasse connaître sa volonté par ses paroles, elle lui demande simplement qu'il l'opère lui-même en elle : « *Fiat,* faites-le. » Elle ne dit pas naïvement : « Seigneur, aidez-moi à faire votre très sainte volonté » ; elle dit : « Faites-le comme vous le dites. *Fiat mihi secundum verbum tuum.* »

Pour manifester, en effet, la très sainte volonté de Dieu, son acte vaut mieux que sa parole. C'est le signe, dit S. Thomas, qui coïncide pleinement et certainement avec le bon plaisir divin ; car il ne peut faire que ce qui lui plaît.

C'est là seulement que se révèle la plénitude de son amour, et qu'elle se révèle avec certitude. Tous les autres signes sont plus ou moins douteux. Etes-vous bien sûrs que ses paroles manifestent sa vraie volonté ? Quand Dieu commande à Abraham de tuer son fils, il ne le veut pas. Quand il vous ordonne au nom de la religion d'aller à la messe le dimanche, et au nom de la charité de rester chez vous à soigner un malade, où est son bon plaisir ?

Vous ferez ce que vous croirez lui faire plaisir davantage, et si votre amour, disions-nous, procède d'une foi éclairée par tous les principes que nous exposions tout à l'heure, vous avez fait du mieux possible.

Du mieux qui vous était possible à vous ; mais il reste au delà toutes les possibilités de Dieu, y compris qu'il se charge, si vous l'en priez, de réaliser lui-même en vous cette volonté qui est la sienne. Quel plaisir il y trouverait ! Vous ne voulez que son plaisir ? Alors laissez-le prier par votre bouche avec des gémissements ineffables, dit l'Apôtre ; laissez-le vous conduire par sa vertu et par ses dons jusqu'à cette conformité parfaite que vous demandez justement.

* *

Or sachez que si Dieu opère tout en tous, ceux-là seulement, nous dit l'Apôtre, en qui le St-Esprit lui-même opère tout ce qu'ils font, ceux-là seuls sont enfants de Dieu : « *Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei.* »

Vous vous prétendez ses enfants, vous qui l'appelez Notre Père. Vous voulez donc que l'Esprit-Saint, pour rendre votre volonté conforme à celle de Dieu, non seulement révèle à votre foi toutes les volontés divines, mais qu'il les réalise en vous.

Ainsi pratiquement une âme est sainte dans la mesure où elle fait ce que Dieu veut, croyant que c'est son bon plaisir, et voulant qu'il l'opère en elle. C'est le dernier mot de notre prière et le dernier mot de la perfection. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR L'HUMANITÉ DU CHRIST

X

L'AMOUR DE JÉSUS

Mes frères,

« Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés, » tel sera, au soir de la Cène, le testament spirituel du Maître. « Comme je vous ai aimés ! » Il est donc utile de nous faire une juste idée de l'amour de Jésus, et pour cela d'en étudier les qualités.

En amitié, il me semble que trois qualités sont essentielles : le désintéressement, le dévouement, la fidélité. Si en effet l'ami ne cherche que son avantage personnel, ne pense qu'à exploiter à son unique profit les liens de l'affection, bien précaire est l'amitié ; comment en attendre dévouement et fidélité, surtout aux heures difficiles ? Ensuite une amitié se mesurera à sa générosité : il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Enfin une amitié profonde et vraie doit être fidèle, si elle veut réaliser l'idéal de l'amitié, présenté par l'Ecriture : « Un ami fidèle est une protection forte. »

Nous verrons que l'amour de Jésus revêt ces trois qualités essentielles à un très haut degré, et nous ajouterons pour terminer que cet amour est en même temps éclairé et délicat.

I. — *Amour désintéressé*

Les amis égoïstes, soucieux de leurs propres intérêts, ne sont pas rares ; un poète latin disait en vers : « Tant que tu seras heureux, tu compteras beaucoup d'amis ; mais si la malchance survient, tu seras seul. » Les amis de ce genre recherchent volontiers la société des grands et des riches, gens auprès desquels ils trouvent des honneurs ou de la gloire, des plaisirs et des appuis.

Tout autre apparaît Jésus. Humble ouvrier de Nazareth et pauvre toute sa vie, il est l'ami des pauvres et des petits, dont nul avantage ne peut lui venir. S'il accepte les invitations des riches pharisiens, c'est qu'il ne veut mépriser personne et qu'il apporte à tous le salut ; mais à l'encontre des égoïstes qui flattent les riches pour avoir leurs bonnes grâces, Jésus ne se gêne pas pour dire aux pharisiens leur fait, pour leur rappeler leurs devoirs, pour dévoiler et fustiger leurs crimes. Il ne fait acception de personne et la souffrance le touche, même quand il la rencontre dans le cœur de ses ennemis. Qu'a-t-il à attendre de Jérusalem, qui doit le mettre à mort ? Cependant il lui prodigue la bonne nouvelle et ses miracles ; à la Ville sainte, au peuple élu, à sa patrie les prémices de son apostolat. Qu'a-t-il à attendre de ses bourreaux ? Cependant il prie pour eux du haut de la croix : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Voilà bien les caractères du vrai désintéressement.

On dira peut-être : « Jésus n'est pas un homme ordinaire, il méprise les biens terrestres et temporels, comme la richesse et les honneurs, mais il

apprécie l'amitié ; par le rayonnement de sa bonté, il veut gagner les cœurs, il veut être aimé, il veut se faire comme une cour d'admirateurs et d'amis, et ainsi ses bienfaits ne sont point exempts d'intérêt personnel. »

La réponse est aisée : Jésus multiplie les guérisons et les miracles, et pourtant il sait quelle ingratitude le paiera de sa bonté ; au moment de la Passion, qui osera protester, qui prendra sa défense au nom de la reconnaissance ? Personne. Cependant, dans la foule accourue à ce moment pour la fête de Pâques, dans la foule des indifférents, des blasphémateurs, des bourreaux, n'y aura-t-il pas plus d'un miraculé ? Sur les dix lépreux guéris un seul vient remercier le Maître, et c'est d'ailleurs un étranger. Cette ingratitude n'échappe point à la divine prescience du Christ ; cependant elle n'arrête point l'effusion de sa bonté et la tendresse de son cœur.

Pour inspirer à ses disciples le même esprit de désintéressement, il leur dit : « Lorsque tu donnes à dîner ou à souper, n'invite ni tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour et ne te rendent ce qu'ils auront reçu de toi. Mais quand tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux et des aveugles ; et tu seras heureux de ce qu'ils ne peuvent te rendre la pareille ; car cela te sera rendu à la résurrection des justes. » (Luc, XIV, 12 14).

Mais, dira-t on encore, Jésus bien souvent réclame la foi pour faire des miracles, ou tout au moins attribue à la foi la guérison des malades : « Va, ta foi t'a sauvé. » Il restreint donc ses bienfaits aux âmes dociles qui veulent bien accepter sa doctrine, en un mot aux âmes qu'il juge intéressantes pour lui ; tout comme nous autres hommes nous accordons de préférence nos faveurs à ceux dont les traits de visage et de caractère nous charment davantage.

Tout autre est la réalité ; nous le verrons bientôt dans l'étude des rapports de Jésus avec les pécheurs. Comme on lui reproche de fréquenter des gens de mauvaise vie, il répond qu'il est envoyé aux brebis perdues d'Israël ; et, bon pasteur, il va à la recherche de la brebis égarée, jusqu'à ce qu'il la trouve ; et nous verrons aussi dans quel esprit de dévouement et de douceur, avec quel tact et quelle bonté il entend s'acquitter de cette mission. La lecture attentive de l'Evangile nous permet d'affirmer que, loin d'aller exclusivement aux âmes croyantes, fidèles et vertueuses, la tendresse de Jésus va beaucoup aux malheureux pécheurs égarés ; la parabole de l'enfant prodigue mettra cette vérité dans une telle lumière que les justes en pourraient être surpris et en devenir jaloux s'ils n'approfondissaient le sens de l'allégorie. Nous pouvons bien dire que l'amour de Jésus est un amour miséricordieux, c'est-à-dire qui se mesure non au mérite, mais à la misère, aux besoins de chacun.

On pourrait dire enfin : Jésus est envoyé divin, il est Dieu, or Dieu, dans toutes ses œuvres, travaille pour sa gloire ; Jésus donc, en sanctifiant les âmes, en ramenant au bercail les brebis égarées, recherche néanmoins son avantage. — Le cas de Judas, comme celui de tous les damnés, répond à cette dernière objection. Jésus savait dès le premier instant de sa mission quel devait être le sort de cet homme pour qui « il eût mieux valu n'être jamais né. » Pourtant il l'appelle avec d'autres, il le choisit pour en faire un apôtre, et Judas, pendant trois ans, écoute le Maître, est témoin de ses miracles, reçoit comme les autres « les secrets du royaume de Dieu, » comme les autres aussi est l'objet de délicatesses et de bontés de la part de Jésus. Ainsi tous les damnés auront, pendant leur vie, bénéficié des grâces de lumière, de force, de conversion autant et parfois plus que les justes, et ils ne devront qu'à eux-mêmes, à leur mauvaise volonté contre laquelle la toute-puissance divine ne peut rien, leur malheur éternel. C'est chaque fois la répétition de cette scène douloureuse de Jérusalem : Jésus pleurant sur la ville et disant : « Que de fois j'ai voulu, moi... et c'est toi qui n'a pas voulu ! » Mystère de l'amour divin qui, après avoir fait aux apôtres cette recommandation : « Ne jetez pas vos perles aux pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds » (Math., VII, 6), prodigue grâces et bienfaits à des âmes qui n'en tireront nul profit, ni pour le temps ni pour l'éternité !

Ainsi rien ne peut décourager l'amour du divin Maître : ni la misère morale de nos âmes, ni le peu d'amour réciproque, ni l'ingratitude, ni même nos infidélités personnelles. N'est-ce pas l'occasion de faire dire à Jésus cette parole qu'Isaïe prêtait à Dieu (XLV, 14) : « Une mère peut-elle oublier son enfant, le fils qu'elle a nourri ? Si par impossible une mère oubliait son enfant, moi je ne l'oublierais et ne l'abandonnerais jamais. » Le cœur d'une mère ignore les calculs de l'intérêt, ainsi le cœur de Jésus.

II. — *Amour généreux*

« Aimer quelqu'un, c'est lui vouloir du bien, » dit S. Thomas ; mais un ami loyal ne peut vouloir sincèrement du bien sans que cette volonté devienne efficace et le conduise à l'action. Il est aisé de voir, d'après cette définition, que l'amour aura différents degrés, selon la valeur du bien choisi, selon la force de la volonté, selon l'action dépensée pour le procurer. Nous verrons plus loin en parlant de l'amour éclairé, quels biens Jésus nous apporte ; pour prouver ici la force de son amour, nous n'aurons qu'à revoir une fois de plus, mais sous un aspect nouveau, les circonstances de la résurrection de Lazare

Pour bien dégager la leçon de dévouement qui se rencontre en ce miracle, il est utile de remonter quelque peu le cours des événements. Le double message des deux sœurs vient trouver Jésus en Pérée, dans une région sise à l'est du Jourdain ; Jésus est venu là, sortant de Jérusalem, pour échapper aux mains des Juifs. Ceux-ci en effet ont fait obstacle à sa mission, essayant de

le déconsidérer auprès du peuple en le faisant passer pour un possédé du démon et un fou (Jo., x, 20); ils lui ont refusé leur foi en sa mission divine; ils se sont dits fils d'Abraham et disciples de Moïse, ne voulant pas le recevoir pour le Messie; Jésus a été amené à affirmer son mandat divin et à faire appel aux preuves nombreuses de sa divinité; les pharisiens haineux n'ont voulu voir dans ces affirmations très claires que prétentions blasphématoires; leur orgueil, jaloux du prestige grandissant de Jésus, s'est exaspéré jusqu'à la haine; plusieurs fois ils ont ramassé des pierres pour les lui jeter (Jo., VIII, 59; x 31), plusieurs fois ils ont essayé de se saisir de lui (Jo., VII, 44-45; x, 39); Jésus s'est dérobé et, son heure n'étant pas encore venue, il a quitté Jérusalem pour venir goûter un peu de repos aux rives du Jourdain.

Les apôtres ont assisté à cette lutte pénible, à ce drame douloureux pour leurs cœurs d'amis. Ils ont approuvé secrètement l'heureux dessein de fuir cette terre inhospitalière, car ils commençaient à trembler pour la vie de leur Maître. Mais voici que Jésus, deux jours après l'arrivée du message annonçant la maladie de Lazare, parle de retourner en Judée; les apôtres interviennent: « Maître, tout à l'heure les Juifs voulaient vous lapider et vous retournez là? » En réalité, ils craignent autant pour eux que pour lui; la réponse de Jésus est destinée à leur faire comprendre que, tant qu'il est là, ils n'ont rien à redouter pour eux-mêmes; ceci les devrait rassurer; toutefois Thomas, le voyant bien décidé à partir, dit aux autres disciples: « Allons nous aussi, et mourons avec lui. » (Jo., XI, 16).

Le miracle accompli, beaucoup de Juifs, venus auprès de Marthe et de Marie, ayant vu ce qu'a fait Jésus, ont cru en lui; mais quelques-uns sont allés trouver les pharisiens et leur raconter ce que Jésus avait fait. Alors pontifes et pharisiens réunissent le Sanhédrin; Caïphe, le grand-prêtre, prononce qu'il doit mourir; on délibère donc sur les moyens de se saisir de lui. Un instant éloigné de Jérusalem, il va sans doute y revenir pour la fête de Pâques; alors on donne des ordres: « Si quelqu'un sait où il est, qu'il le déclare, afin qu'on le fasse prendre. » (Jo., x, 56).

Les événements se précipitent, car Judas, conduit par la passion de l'argent, va au-devant des désirs du Sanhédrin; il vend son Maître pour trente pièces d'argent et se charge de le livrer; qu'on lui donne une petite troupe, et un soir, à la faveur des ténèbres, sachant où le trouver, il le remettra entre leurs mains. Dès lors l'exécution du complot et du drame sanglant qui suivra n'est plus qu'une question de jours.

Ainsi, non seulement la résurrection de Lazare a ramené Jésus au milieu de ses ennemis, à portée de leurs mains, mais le miracle a fini de déclancher la haine et a décidé de sa mort. Cela il ne pouvait l'ignorer. C'est donc au prix de son sang, de sa vie, qu'il est venu apporter à ses amis le témoignage de son amour. Quand on aime jusque-là, y a-t-il plus grand et plus beau dévouement?

III. — *Amour fidèle*

Il arrive bien souvent que des amitiés humaines qu'on croyait faites pour durer, capables de résister au temps et à la séparation, disparaissent et s'éteignent comme un feu abandonné. Cela tient à notre inconstance et à notre égoïsme; l'ami qui s'éloigne soit par lassitude, soit par le fait d'une autre liaison, perd de son attrait, et notre cœur, d'abord blessé, s'accoutume, oublie et se détache. Abandonnés, nous cessons d'aimer; ou bien c'est nous, qui, par besoin de changement, nous rendons coupables les premiers d'infidélité.

Rien de plus touchant que les apparitions du Christ après sa résurrection, rien de plus démonstratif de sa fidélité! Il est ressuscité, la joie succède à l'angoisse, le bonheur à la souffrance, la vie à la mort; autant le cœur du Christ a été étreint par la tristesse et la frayeur aux heures de l'agonie, autant maintenant il exulte de joie, dans la victoire et la vie. La mort qui l'effrayait a été vaincue, le péché qui l'accablait a été détruit, les méchants qui l'insultaient ont été confondus.

Que sont devenus les apôtres, ces peureux, ces fuyards, à qui Jésus a demandé en vain une heure de veille et de prière avec lui? Ils sont enfermés dans le Cénacle par peur des Juifs; Pierre, le renégat, a donné l'exemple de la peur et de l'abandon. S'ils eussent été à la peine, il conviendrait de les mettre à l'honneur; s'ils avaient partagé la souffrance, on pourrait les associer au triomphe. Mais hélas! ils ont rougi de la croix de leur Maître, de la croix devenue un trophée de victoire.

Comme il nous paraîtrait naturel que le triomphateur d'aujourd'hui oubliât ces fuyards et renégats d'hier! Tout autre cependant est la conduite de Jésus: la nuit est venue, il fait sombre au Cénacle, comme il y a trois jours quand Jésus quittait la salle pour marcher à la mort; les apôtres sont rassemblés, portes closes, leur esprit partagé entre le doute et l'espoir, car des rumeurs sont venues jusqu'à eux; deux d'entre eux, Pierre et Jean, ont même vu le tombeau vide; et soudain Jésus est au milieu d'eux; si surprenante est pour eux l'apparition qu'ils croient tout d'abord voir un fantôme; leur hésitation ne disparaît qu'au moment où Jésus mange sous leurs yeux quelques reliefs de leur repas du soir, pour leur prouver que c'est bien lui, avec son corps ressuscité et vivant.

Et que dit-il? « La paix soit avec vous! » C'est là une formule de salut, un souhait souvent entendu, auquel les apôtres sont accoutumés; mais quelle signification nouvelle! La crainte doit être bannie, puisque de nouveau le Maître est là, puisque ses ennemis sont vaincus; par contre, la confiance doit régner, car les faiblesses de l'avant-veille sont oubliées, ensevelies dans le passé. Il faut être tout au présent, et le présent c'est la victoire et c'est la joie.

Ainsi l'amitié de Jésus survit à l'infidélité de ses apôtres, et par-delà la mort, il leur garde assez d'amour pour les associer à son bonheur ; ni l'allégresse du triomphe, ni la faute des siens, ni la perspective de la gloire toute proche n'ont pu changer son cœur ; il est resté le même.

Quelques semaines plus tard, sur les bords du lac, Jésus vient de servir lui-même un repas à ses apôtres de retour de la pêche — car momentanément, en attendant leur mission définitive et leur consécration par l'Esprit-Saint, ils sont retournés à leurs filets. Maintenant Jésus interroge par trois fois S. Pierre : « Pierre, m'aimes-tu ? » et la triple affirmation d'amour répare le triple reniement ; Jésus y répond par ces paroles : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Pierre garde son rôle de chef et de pasteur suprême ; malgré sa défaillance, il reste le fondement de l'Eglise ; rien n'est changé aux relations d'amitié qui unissent l'un à l'autre le Maître et le disciple.

IV. — *Amour éclairé et fort*

S'il est vrai qu'aimer c'est vouloir du bien, il est évident que la valeur de l'amour varie avec le bien procuré. Que d'amitiés nous font du mal parce que les avantages qu'elles nous procurent sont au détriment de notre vie morale ou chrétienne ! Il y a en effet, dans l'ordre des biens, une hiérarchie à observer ; les biens de l'âme passent avant ceux du corps, et il arrive bien souvent qu'une peine, une privation, un sacrifice sont la condition et la source d'un bien supérieur ; au contraire, gagner de l'argent au prix de sa santé, assurer son plaisir aux dépens de la justice, satisfaire le corps au détriment de l'âme sont des erreurs pernicieuses.

Il faut donc choisir parmi les amitiés qui s'offrent à nous et nous défier, dans ce choix, des conseils des passions ; autant une amitié clairvoyante et forte peut nous faire du bien, autant une affection molle et indulgente — fût-elle désintéressée — peut nous égarer et nous faire du mal.

Rien ne nous montre mieux que la rencontre avec Marthe, ces qualités de clairvoyance et de force dans l'amour de Jésus. « Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort, » telle a été la première parole de Marthe ; ce n'était pas un reproche, mais plutôt l'affirmation de sa confiance. Et en effet, on peut supposer que Jésus, présent, n'aurait pas laissé mourir Lazare ; cependant il aurait pu revenir dès l'annonce de la maladie, et il a au contraire attendu deux jours : il a donc permis l'épreuve qui afflige actuellement les deux sœurs. Et à ce moment même où il se prépare à terminer cette épreuve, une autre préoccupation le hante ; il faut élever la foi de Marthe, bien plus précieuse que la vie humaine de son frère. Marthe vient de dire : « Je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. » Ce n'est pas assez ; croit-elle donc que Jésus ne soit qu'un prophète ordinaire, obligé, pour accomplir un miracle, d'implorer le secours d'en-haut ? « Je suis, lui dit-il, la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours ; le croyez-vous ? » — « Oui, Seigneur, lui dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu venu en ce monde. » (Jo., XI, 22-27).

Et maintenant il est temps d'aller ressusciter Lazare ; l'épreuve a porté ses fruits et la foi de Marthe a été affermie. Ainsi Jésus accorde à ses amis un amour éclairé et fort ; sa tendresse et sa bonté ne sont ni faiblesse ni aveuglement ; son amitié élève.

V. — *Amour délicat et tendre*

Nous ne disons pas pourtant que, pour être forte, l'amitié de Jésus soit rude, ni que son amour, pour être clairvoyant, soit sans ménagement ; tout au contraire, l'amitié de Jésus se nuance d'attentions fort délicates et de tendresse ; ces qualités en effet ne s'excluent pas ; n'a-t-on pas dit, dans une expression imagée et riche de sens, que le secret de la force était d'avoir une main de fer dans un gant de velours ? Ce qui veut dire qu'une véritable amitié doit être assez ferme pour être une protection et un appui, et assez tendre dans son contact avec notre faiblesse pour ne pas heurter nos sentiments ni dérouter notre confiance.

Jésus a pour ses amis de ces délicatesses qui ne se trouvent que dans des cœurs très charitables, qui relèvent d'un tact exquis et qui réalisent pleinement le proverbe bien connu : « La façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne. »

Rappelons, pour mémoire, le miracle de Cana, puis Zachée monté sur un sycomore, pour obvier à sa petite taille, et désireux de connaître Jésus, à qui le Maître fait l'honneur d'une visite en sa maison, et enfin l'accueil si affectueux fait aux petits enfants.

Deux traits cependant méritent d'être vus plus en détail : l'un appartient à la vie publique, l'autre aux apparitions... Tandis que la foule s'éloignait après le miracle de la multiplication des pains, Jésus s'est retiré seul sur la montagne ; la nuit venue, il a longuement prolongé sa prière ; il affectionne en effet, au soir des journées fatigantes, ces heures d'intimité avec son Père. Mais voici que le vent s'élève ; sur le lac voisin, la tempête doit faire rage ; Jésus sait que les apôtres en le quittant ont pris leurs barques et doivent être en pleine mer. Alors, quittant sa prière, il descend de la montagne, marche sur les eaux et aborde les siens qu'il rassure d'un mot : « C'est moi, ne craignez point. » Puis il monte dans une barque, le vent cesse de souffler et le calme se fait. (Marc, VI, 46).

Après la Résurrection, Thomas, l'un des Douze, était absent quand Jésus est venu ; il apprend la nouvelle à son retour : « Nous avons vu le Seigneur, » mais il refuse de croire : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt à la place des clous et ma main dans son côté je ne croirai pas. » Huit jours après, Jésus revient et dit encore : « La paix soit avec vous, » puis, s'adressant à Thomas : « Mets ici ton

doigt et regarde mes mains ; approche aussi ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant. » Thomas se jette alors à ses pieds et, touché par tant de bonté, lui dit dans un élan de foi : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Jo., xx, 24-29).

Combien apparaît, dans ces tableaux pleins de grâce et de fraîcheur, la tendre délicatesse du cœur de Jésus !

* *

« Comme le Père m'a aimé, moi je vous ai aimés, » tel est le divin modèle que Jésus a copié et réalisé sous nos yeux. Faut-il alors nous étonner de trouver en son amour tant de qualités et de charmes ? Mais aussitôt après cette révélation faite aux apôtres, Jésus continue : « Demeurez dans mon amour. »

Que ce soient là aussi notre ambition et notre but : faire de Jésus notre ami, nous inspirer de ses conseils, obéir à ses commandements, nous soumettre à sa loi, en un mot nous confier à lui, nous laisser conduire par lui ; nous ne pourrions en effet trouver ami meilleur et plus sûr ; et nous saurons alors par une heureuse expérience, combien il est doux « de demeurer dans son amour. » Ainsi soit-il.

XI

JÉSUS ET LES PÉCHEURS

Mes frères,

Bien des fois, au cours de sa vie publique, le Christ a rencontré sur sa route la souffrance humaine ; chaque fois il s'est senti le frère de celui qui souffrait, il s'est ému, il a eu pitié, il a guéri et consolé, car il avait fait lui-même l'apprentissage de la douleur. Mais il est une chose que le Christ n'a point empruntée à notre humaine nature, une chose qui le sépare de nous et qui devait lui coûter la vie : le péché. Il était inévitable qu'il le rencontrât, et lui, la sainteté même, se devait également de le haïr.

Dès lors, un nouveau problème se pose : qu'a fait le Christ en face du péché, ou, plus exactement, en face du pécheur ? Nous allons d'abord répondre à cette question en montrant par l'Evangile quelles furent les relations de Jésus et des pécheurs ; nous expliquerons ensuite, à la lumière de ses propres enseignements, sa conduite et sa bonté, enfin nous dirons quelques mots de la rémission des péchés et du sacrement de pénitence.

I. — *Jésus et les pécheurs*

Les pharisiens orgueilleux, « persuadés de leur propre justice » (Luc, xviii, 9), prenaient grand soin d'éviter toute relation avec les pécheurs ; le moindre contact avec eux eût constitué une souillure légale dont il fallait soigneusement se garder. Jésus agit tout autrement, au grand scandale des mêmes pharisiens, avec qui il aura de fréquentes discussions à ce sujet.

Passant un jour à Jéricho, il aperçoit un homme de petite taille qui, désireux de le voir et ne pouvant y réussir à cause de la foule, a eu l'idée de monter sur un sycomore ; Jésus l'aperçoit et s'approche : « Zachée, lui dit-il, hâte-toi de descendre, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. » Zachée se hâte donc de descendre, et comblé d'honneur et de joie inespérée, il le reçoit en sa demeure. Mais les Juifs murmurent tous en disant : « Il est allé loger chez un pécheur. » Les publicains en effet — dont Zachée faisait partie — étaient des percepteurs d'impôts, et sans doute parce que leurs fonctions les exposaient à outrepasser les droits de la justice, ils avaient assez mauvaise réputation parmi les Juifs. Mais nous voyons celui-ci dans les meilleures dispositions : « Voici que je donne aux pauvres, dit-il, la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple, » en sorte que Jésus se réjouit de son heureuse idée : « Le salut est venu aujourd'hui pour cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. »

« Fils d'Abraham » était pour les Juifs un titre de gloire qu'ils revendiquaient volontiers (Jo., viii, 33 37, 39). Jésus, en l'appliquant à cet homme, condamne l'orgueil méprisant des pharisiens ; d'ailleurs, pour bien marquer l'estime qu'il porte aux pécheurs repentants, il adresse aux pharisiens la leçon suivante : Deux hommes montèrent au Temple pour prier : l'un était pharisien et l'autre publicain. Le premier, conscient de son mérite, étalait devant Dieu ses vertus prétentieuses et énumérait ses qualités et ses bonnes œuvres : prière, mortification, aumônes, et se comparait avantageusement au misérable publicain. Celui-ci au contraire, resté tout près de la porte, humblement agenouillé, se frappait la poitrine en disant : « Ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Et Jésus conclut : « Celui-ci descendit justifié dans sa maison plutôt que celui-là ; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'humilie sera élevé. » (Luc, xviii, 9 14). Dieu regarde plus aux dispositions du cœur qu'à la grandeur et à l'éclat extérieur des actions. « Il résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles. » (Jac., iv, 6).

La vocation de S. Mathieu confond plus encore le mépris des pharisiens ; au cours d'un voyage à travers la Galilée, Jésus voit en passant un homme, nommé Lévi, assis au bureau de péage, et il lui dit : « Suis-moi. » Celui-ci se lève et le suit ; puis, pour fêter son nouveau maître, il donne un grand dîner où il convie ses collègues et amis, les publicains ; Jésus accepte l'invitation et s'assied très simplement, avec ses apôtres, à la table des pécheurs. Ainsi ne se contente-t-il pas d'accorder un accueil favorable aux pécheurs, de prendre leur défense contre le mépris des pharisiens, il va jusqu'à choisir l'un deux pour en faire un apôtre. (Math., ix, 9).

Nous avons signalé tout à l'heure la mauvaise réputation qu'avait chez les Juifs la secte des per-

cepteurs d'impôts ; de telles gens ne sont jamais l'objet de sympathies bien vives, cela est de tous les temps comme de tous les pays ; la réputation n'était peut-être pas toujours très méritée, et elle pouvait, même dans ce dernier cas, admettre des exceptions. Il se pouvait que ces publicains ne fussent pas aussi coupables qu'on pouvait bien le dire ; et voilà qui justifierait la conduite de Jésus aux yeux des pharisiens.

Mais l'Evangile a d'autres faits à nous raconter ; et les voleurs n'ont pas été seuls à bénéficier du pardon de Jésus. S. Luc nous fait assister (VII, 36) à un banquet offert à Jésus et à ses disciples par un riche pharisien de Galilée. Les invités, selon la coutume orientale, ont quitté leurs sandales et ont pris place autour de la table, le corps allongé sur des divans, le coude gauche tenant le buste relevé, la main droite restant libre. Il est aisé, dans cette disposition, d'aborder l'un des convives, et vous allez comprendre aisément la scène qui va se passer.

Une femme entre, portant à la main un vase précieux ; cette femme s'autorise de la coutume locale pour pénétrer dans la salle du festin ; ses yeux cherchent Jésus, elle se dirige vers lui et s'agenouille à ses pieds ; elle verse sur eux le parfum qu'elle apporte, elle dénoue sa chevelure et en essuye les pieds du Maître ; ses larmes se mêlent au nectar dont l'odeur parfumée remplit la salle. Or cette femme est connue dans toute la ville pour une pécheresse, une femme de mauvaise vie ; Marie de Magdala oser toucher le Maître ! Et il ne dit rien ! S'il était prophète, comme on le dit, il saurait qui est cette femme ; son silence en un tel moment dénonce son ignorance et contredit sa réputation de thaumaturge et de prophète.

Ainsi pense le pharisien, mais Jésus qui lit dans sa pensée comme dans le cœur de la pécheresse, adresse à son hôte ce petit apologue : « Un créancier avait deux débiteurs, l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante ; comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il en fit grâce à tous deux. Lequel donc l'aimera davantage ? » Simon lui répond : « Celui, je pense, auquel il a fait grâce de la plus forte somme. » Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. » La leçon est très claire ; cette femme avait beaucoup péché, il lui est beaucoup pardonné ; à cause de cela, elle aimera davantage.

D'ailleurs ce grand amour a déjà commencé à transformer son âme et à porter ses fruits ; à l'encontre du pharisien dont la froideur et la réserve ont omis les devoirs élémentaires de l'hospitalité, elle a rendu au divin Maître des honneurs appréciés : « Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison et tu n'as pas versé d'eau sur mes pieds ; mais elle les a mouillés de ses larmes et essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser, mais elle, depuis que je suis entré, n'a pas cessé de me baiser les pieds. Tu n'as pas oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds de parfum. C'est pourquoi je te le dis : ses nombreux péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Puis Jésus dit à la pécheresse : « Vos péchés vous sont pardonnés,... allez en paix. »

Un autre épisode, peut-être plus significatif encore, nous est fourni par l'histoire de la femme adultère ; accusée de péché, et d'ailleurs à juste titre, elle est condamnée par la loi de Moïse à être lapidée. On l'amène à Jésus qui doit prendre une décision à son sujet ; le cas est un véritable piège, car s'il condamne on le dira trop sévère et cruel, s'il pardonne, on l'accusera de mépriser la loi de Moïse. Jésus s'en tire à merveille ; puisqu'elle doit être lapidée, que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! Alors, les uns après les autres, les accusateurs se retirent, en sorte qu'un peu plus tard Jésus est seul avec la coupable. « Femme, où sont ceux qui vous accusaient ? Personne ne t'a condamnée ? » — « Personne, Seigneur. » — « Alors moi non plus je ne te condamnerai pas, va en paix et ne pèche plus. » (Jo., VIII, 3 11).

Enfin un dernier trait. Jésus va mourir ; encore quelques instants d'agonie et ce sera la mort, la délivrance ; entre les deux voleurs crucifiés à droite et à gauche, un court colloque s'engage ; l'un ayant insulté Jésus, l'autre lui répond : « Ne crains-tu donc pas Dieu ? Pour nous, c'est justice, car nous recevons le châtiment qu'ont mérité nos crimes ; mais lui, il n'a rien fait de mal. » Puis, se tournant vers Jésus : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Et Jésus lui répond : « Je te le dis en vérité, ce soir tu seras avec moi en paradis. » (Luc, XIII, 39-43).

Dans tous ces cas, nous ne trouvons sur les lèvres de Jésus aucun reproche, aucune parole amère ; ses gestes comme ses paroles sont pleins de douceur, de bonté. Quand on songe qu'il est Dieu, donc l'offensé, qu'il a au cœur la haine du péché, qu'il a devant les yeux la perspective de sa passion et de sa mort qui auront pour cause le péché, on s'étonne de rencontrer en lui l'indulgence et le pardon, au lieu des reproches et de la malédiction.

II. — *Comment Jésus comprend le pécheur*

A Nicodème qui est venu chercher des lumières pour son âme déjà croyante, Jésus explique sa mission et précise les caractères de la nouvelle alliance. Autrefois Dieu était le maître puissant et généreux, mais qui châtiait durement les infidélités de son peuple, lequel, encore grossier et comme en enfance, ne connaissait que l'obéissance servile. Maintenant Dieu est le Père, dont l'amour est si grand qu'il a donné au monde son fils unique ; et celui-ci est venu, « non pour juger le monde, mais pour le sauver. » (Jo., III, 17).

Et pour nous expliquer l'attitude adoptée envers les pécheurs, Jésus trouve la plus délicieuse, la plus charmante des paraboles. Toute la leçon de cette comparaison tiendra en ces deux mots : pour le cœur d'un père, un fils, fût-il coupable, reste toujours digne d'affection et de pardon ;

Dieu est un Père et il ne peut se résigner à perdre éternellement l'objet de tant d'amour. Mais, pour toucher nos cœurs et les incliner davantage encore vers le repentir et la confiance, venons-en à la lecture attentive de cette parabole ; elle convient d'ailleurs parfaitement à notre sujet : comprendre combien le Christ est proche de nous, combien il est humain, à quel point il mérite de devenir notre ami.

Voici un fils qui a cessé de se plaire à la maison paternelle ; le travail, la vie de famille, la simplicité des occupations, la monotonie des jours, tout lui pèse ; il se fait donner sa part d'héritage et il abandonne son frère et son vieux père pour courir le monde, vivant à sa fantaisie. Il s'amuse, il dépense son argent dans la débauche. Entouré de nombreux amis au temps de la prospérité, il reste seul quand vient la misère ; lui, le fils de famille, il se fait mercenaire chez les autres ; on lui confie la plus humiliante des besognes et on le nourrit si mal qu'il en vient à envier les pourceaux confiés à sa garde : eux du moins mangent à leur faim. Image du pécheur, éloigné de Dieu son Père et pris de dégoût pour sa vie misérable, commençant à sentir la honte et le remords.

Alors il songe à la maison paternelle ; y revenir en maître, il n'y faut pas songer, mais y occuper la dernière place serait encore meilleur que vivre là où il est. Osera-t-il cependant se présenter devant son père, et que lui dira-t-il ? Après mûre réflexion, il se lève et il part ; il se jettera aux pieds de son père et lui dira : « J'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, recevez-moi au nombre de vos mercenaires. » Le pécheur, touché par le repentir, songe à l'humble aveu de ses fautes, qui lui obtiendra miséricorde.

Mais voici que tout autre est l'accueil : le père, guidé par un instinct secret, a repris le chemin par où son fils est parti, par où il espère toujours qu'il reviendra ; son amour paternel le reconnaît dans ce pauvre en haillons au visage pâle, aux traits fatigués ; il ne le laisse pas achever sa prière ; il le relève, le prend dans ses bras, le presse sur son cœur et le ramène à la maison.

Et il appelle ses serviteurs, et il fait apporter des habits neufs, tuer le veau gras, préparer un grand festin. Quand le frère aîné rentrera tout à l'heure, que va-t-il penser de cet accueil fait au prodigue, que va-t-il dire ? L'amour fraternel parlera sans doute moins tendrement, suggérera moins de douce indulgence que l'amour paternel ; mais ce dernier saura défendre le fils perdu et retrouvé. Le pécheur est rentré dans la grande famille, il a retrouvé sa place au foyer, la maison du Père lui est de nouveau ouverte.

Le secret de Jésus, de son cœur indulgent, c'est qu'il est père : « Une mère peut-elle oublier son enfant ? » Il faudrait donc alors qu'il soit tombé bien bas. Si toutefois cela arrivait, « moi je ne l'oublierai jamais. » (Is., XLV, 14).

Jésus s'est aussi présenté à nous sous les traits du bon pasteur ; or, dit-il : « Qui d'entre vous, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix neuf autres dans le désert pour courir après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Et quand il l'a retrouvée, il la met avec joie sur ses épaules, et, de retour à la maison, il assemble ses amis et ses voisins et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. » Ainsi je vous le dis : il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir. » (Luc, XV, 4). Bon pasteur, Jésus ne peut se résoudre à perdre ses brebis ; le pécheur est un égaré qui s'est trompé de route, on ne peut l'abandonner à son malheureux sort, il faut aller à lui, le persuader, le convaincre par la douceur et le remettre dans le droit chemin.

Mais le pécheur est aussi un malade. Or que fait-on d'un malade ? Va-t-on lui adresser des reproches, l'abandonner à son malheureux sort ? Tout au contraire, on va travailler à le guérir ; on trouvera mille industries pour lui faire accepter des remèdes amers, mais indispensables ; on lui apportera des gâteries, on s'ingéniera à diminuer son mal, on passera s'il le faut des nuits à son chevet. Ainsi fera Jésus pour le pécheur : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades,... je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » (Math., IX, 13). Loin d'être le juge qui cherche le mal pour le punir, Jésus est le médecin, il scrute le mal, mais c'est pour le guérir.

III. — *La rémission des péchés*

Le regard de Jésus va plus loin que son temps et son cœur s'ouvre tout grand à l'humanité tout entière. Quand il sera remonté au ciel, il faudra que ses apôtres, continuateurs de son œuvre, aillent aussi, avec tout leur cœur, au-devant des pécheurs. Déjà il leur a dit, les envoyant en mission particulière : « Allez de préférence aux brebis perdues d'Israël. » (Luc, X, 6). Après la résurrection, c'est la grande mission, c'est à tous les peuples que Jésus envoie les apôtres, mais il faut qu'ils emportent avec eux le pouvoir tout divin de remettre les péchés.

Dieu pourrait, il est vrai, et le Christ aussi, du haut du ciel, purifier les âmes, effacer leurs souillures. Mais qui donc assurerait au pécheur l'existence de ce pardon, opéré silencieusement dans le secret du cœur ? L'homme vivrait donc dans l'incertitude, et jamais il n'entendrait la douceur de ces mots : « Tes péchés sont pardonnés, va en paix » entendus par Madeleine et par la femme pécheresse. Le doute resterait le maître de son âme, y entretiendrait le trouble qui est le règne de Satan.

Non, il n'en sera pas ainsi : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, il seront

retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., xx, 22). Une seule condition indispensable : le repentir ; encore Dieu se contentera-t-il d'une contrition imparfaite, pourvu qu'elle soit basée sur la foi ; de cette manière, le pécheur repentant aura l'âme pacifiée et calme, de cette paix qui est déjà une force, quand il quittera le saint tribunal de la pénitence.

Y aura-t-il une limite à ces pardons généreux ? Jésus aurait pu fixer leur nombre, il est vrai. S. Paul ne dit-il pas que le chrétien, enseveli par le baptême avec le Christ dans la mort, devrait à tout jamais se garder du péché ? Il est vrai que le même S. Paul nous confie qu'il trouve en ses membres une loi qui contredit celle de son esprit, en sorte qu'il fait le mal qu'il déteste et qu'il omet parfois le bien qu'il voudrait faire. Et parce qu'en tout homme se retrouve cette lutte intime, avec des alternatives de victoires et de défaites, et parce que cette lutte, inhérente à la vie d'ici-bas, ne peut cesser qu'avec elle, Jésus ne met pas de bornes à ses pardons divins.

A Pierre qui demandait s'il fallait pardonner à un ennemi jusqu'à sept fois, ce qui paraissait à l'apôtre le maximum de la générosité, le Maître répondait : « Pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » (Math., xviii, 22). Telle sera aussi la règle à suivre dans la rémission des péchés, chaque fois que le ministre de Dieu se trouvera en face du véritable repentir.

* *

La miséricorde de Jésus envers les pécheurs nous conduit vers les sommets : aussi bien approchons-nous des derniers entretiens, du testament spirituel et de la suprême marque d'amour. En condamnant le péché, Jésus fait son devoir : il est Dieu, il est Père ; le péché est le mal de Dieu qu'il offense, il est le mal de l'homme qu'il condamne au malheur éternel ; Jésus porte au cœur la haine du péché.

Mais, de même qu'une mère a horreur du mal qui peut lui ravir son fils, objet de sa tendresse, et prodigue à celui-ci soins dévoués et tendres, ainsi Jésus témoigne au pécheur qu'il veut guérir une amitié faite de douceur et d'indulgence. Et dans cette compréhension de notre humaine faiblesse, nous reconnaissons une fois de plus l'humanité de Jésus.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XXI

Dimanche de la Passion

FAUX PRÉTEXTE POUR NE PAS SE CONFESSER

Mes frères,

Dans nos deux dernières instructions nous avons parlé des deux grands devoirs qui incombent à chaque chrétien : la confession annuelle et la communion pascale. L'Eglise permet de les accomplir dès aujourd'hui et bon nombre s'en sont acquittés ce matin. Combien je voudrais que tous mes paroissiens les imitent au cours des jours qui vont suivre ! Mais hélas ! il en est qui se proposent peut-être de laisser passer cette année encore les fêtes pascales sans s'approcher des sacrements. Puisque l'Evangile d'aujourd'hui m'en fournit l'occasion, c'est à ceux-là que je veux m'adresser afin de réfuter le prétexte, combien faux ! qu'ils allèguent le plus fréquemment pour ne pas se confesser.

I

A les entendre, ils ne vont pas se confesser parce qu'ils n'ont point de péchés : ils n'ont ni tué ni volé, ils n'ont fait de mal à personne, qu'iraient-ils faire au confessionnal ? Que pourraient-ils bien dire au prêtre, puisqu'ils n'ont aucune faute à avouer ? Encore un peu, ils adresseraient à ceux qui les invitent à se confesser le défi qu'adresse Notre-Seigneur aux Juifs au début de notre Evangile : « Qui de vous me convaincra de péché ? »

Certes, Notre-Seigneur avait le droit de parler ainsi, lui qui est le Saint des Saints, et nul de ses ennemis, si haineux fussent-ils, ne put relever son défi. Après avoir pendant trois ans épié toutes ses démarches et toutes ses paroles, n'ayant pu le surprendre une seule fois en faute, ils seront chez Caïphe obligés de suborner de faux témoins pour l'accuser de crimes imaginaires.

Mais hélas ! il n'en est pas ainsi de nous, pauvres enfants d'Adam, héritiers de sa faute et des mauvais penchants qui en sont la suite. Si j'ouvre nos Saints Livres, j'y lis qu'il n'y a personne qui ne pèche, que le juste lui-même pèche sept fois le jour, que celui qui prétend être exempt de péché se fait illusion, est un menteur. Que présument donc être ceux qui se disent sans péché ? Des surhommes, ou plutôt des anges revêtus d'une chair mortelle ?

Certes, il s'en rencontre parfois de ces anges, de ces âmes pures qui, à force de vigilance sur elles-mêmes, passent à travers le monde sans en contracter les souillures, qui réussissent, avec la grâce de Dieu, à conserver toute leur vie l'innocence de leur baptême, mais prétendent-ils pour cela être sans péché et n'avoir pas besoin de se confesser ? C'est tout le contraire. Ce sont les plus grands saints, ceux dont la vie s'est passée dans la pratique de toutes les vertus et les saintes rigueurs de la pénitence, qui furent les plus enclins à se regarder comme de grands pécheurs et les plus empressés à s'approcher du sacrement de pénitence. S. François de Sales, S. Vincent de Paul, malgré leur sainte vie, ne se croyaient pas exempts de péché et se confessaient toutes les semaines. Or ceux qui prétendent n'avoir rien à confesser seraient-ils plus saints qu'eux ? *Numquid major es patre nostro Abraham ?*